

Fairs, Shops and Supermarkets (A History of English Shopping), par DOROTHY DAVIS. Un vol., 5¾ po. x 8¾, relié, 322 pages — UNIVERSITY OF TORONTO PRESS, Toronto, 1966 (\$6.75)

Élizabeth Nish

Volume 42, Number 4, January–March 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1003427ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1003427ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nish, É. (1967). Review of [*Fairs, Shops and Supermarkets* (A History of English Shopping), par DOROTHY DAVIS. Un vol., 5¾ po. x 8¾, relié, 322 pages — UNIVERSITY OF TORONTO PRESS, Toronto, 1966 (\$6.75)]. *L'Actualité économique*, 42(4), 872–874. <https://doi.org/10.7202/1003427ar>

Les Livres

Fairs, Shops and Supermarkets (A History of English Shopping), par DOROTHY DAVIS. Un vol., 5¾ po. x 8¾, relié, 322 pages. — UNIVERSITY OF TORONTO PRESS, Toronto, 1966. (\$6.75).

Le but de ce livre est de donner un aperçu du *shopping* en Angleterre durant six siècles, de décrire, en d'autres termes, le mode d'emplette que les gens ont utilisé dans le passé. L'ouvrage de Mme Davis offre de l'intérêt pour le profane, sans rien sacrifier de l'aspect académique qui puisse amoindrir sa valeur pour les spécialistes. Elle a préparé un glossaire de mots dont l'usage est souvent incertain, suivi de définitions qui, selon le résultat de ses recherches, en donnent la signification la plus commune. Ses notes sont bien faites et elle y a inclus une bibliographie et un index. La principale faiblesse de son livre est l'insuffisance de son analyse des habitudes de consommation des pauvres. Mme Davis fait elle-même ressortir ce point, et explique les problèmes méthodologiques qu'implique une étude des pauvres. Le problème fondamental vient de ce qu'ils n'ont pas laissé de registres, comme les classes aisées le faisaient, et la plupart des renseignements doivent par conséquent être tirés du peu de documents qui existent.

Le livre de Mme Davis se divise en treize chapitres. Les deux premiers portent sur les foires et les marchés des villes, vers la fin du Moyen Âge. Les cinq chapitres suivants concernent les emplettes à la ville et à la campagne, dans la période comprise entre le règne de la reine Elizabeth et celui de la reine Anne. Quatre chapitres sont consacrés aux achats au 18^e siècle, et les deux derniers étudient les temps modernes. Ces divisions reposent sur des changements significatifs dans les habitudes en question. L'époque de ces changements ne peut certainement pas être définie d'une façon précise, mais leurs effets devinrent tellement marqués au cours de chacune de ces périodes, que les divisions de Mme Davis sont parfaitement justifiées.

Vers la fin du Moyen Âge, le *shopping* n'était pas très répandu, et les achats de marchandises se résumaient presque toujours à la nourriture. L'argent n'était pas un élément important alors, quoiqu'un certain montant fût nécessaire pour le paiement des taxes et pour l'achat des quelques biens que la famille ne pouvait

LES LIVRES

pas produire elle-même. C'est pourquoi, l'homme du Moyen Âge « *did not work simply for money ; he worked so as to avoid as far as possible the need for money* » (p. 4). Les problèmes du *shopping* étaient énormes. Par exemple, les poids et les mesures variaient en fonction de la fraude, selon les traditions et selon les localités, et il y avait aussi un manque de monnaie. Les marchés des villes étaient réglementés à un certain degré, et dans chacun, on trouvait des piloris et des troncs pour les boulangers ou les autres commerçants dont la pratique des affaires était malhonnête. Les marchés étaient d'une importance considérable parce que les commerçants étaient chassés des affaires s'ils faisaient commerce ailleurs. Leur crime s'appelait « *hoarding* ».

Les foires annuelles étaient plus grandes et les produits plus diversifiés ; elles se tenaient souvent dans les églises afin de préserver la paix, et aucune foire ne pouvait avoir lieu sans le consentement royal. Plusieurs produits étaient d'une qualité inférieure notamment le vin qui fermentait après avoir été scellé dans des tonneaux. En dehors des marchés et des foires, l'homme riche avait une autre source d'approvisionnement : les fermes avoisinantes. De ces fermes, venait en majeure partie la viande qui était transformée en purée et en ragoût, teintée violet, jaune ou rouge, et qui était considérée comme un aliment de luxe.

Dans la période qui s'étend entre le règne de la reine Elizabeth et celui de la reine Anne, la croissance énorme de Londres a changé les habitudes de consommation et d'achats au détail. Une population plus forte, une plus grande disponibilité d'argent et d'articles de luxe en provenance de l'étranger ont amené un désir accru de se procurer des biens, le processus d'emplette devenant alors plus complexe. Les intermédiaires augmentèrent en nombre, malgré les tentatives des autorités pour empêcher leur croissance. En s'emparant du marché de certains produits spécifiques, l'intermédiaire a amené le détaillant à dépendre de lui et à s'endetter envers lui. La nourriture restait le principal bien, mais le vêtement devint aussi un article important spécialement pour le riche. Les vêtements étaient tellement précieux que les prêteurs les acceptaient comme garantie contre leurs prêts. Ils furent l'objet de plusieurs vols. Le charbon était un autre article important, spécialement dans les villes ; un pauvre dépensait le dixième de son salaire pour en acheter suffisamment pour cuire un repas par jour.

Le « magasinage » à cette époque était rarement l'excitante aventure qu'il représente aujourd'hui. Les marchés étaient encore malpropres, même après qu'ils furent reconstruits à la suite du « Grand Incendie », et l'extorsion privée annulait, en bonne partie, les effets de la réforme des marchés. Étant donné l'absence de protection des aliments, les ménagères faisaient leurs achats quotidiennement, se levant à l'aube dans le but d'arriver au marché à 6 heures du matin. Elles restaient dehors dans l'humidité et le froid, achetant sans balances ou mesures, marchandant chaque article, surveillant les tricheries, payant comptant, acceptant tous leurs achats sans papiers ou contenants et, enfin, luttant pour retourner à la maison avec leurs biens. Pour les gens riches de la ville, le gaspillage était de plus en plus extravagant et beaucoup plus plaisant. Spécialement durant la Restauration, les gens de la ville commencèrent à acheter du tabac, à boire du café, à porter des

perruques, à favoriser les libraires et à construire des bibliothèques. La vie à la campagne, pour les riches et pour les pauvres, était beaucoup plus simple. Les riches achetaient beaucoup de nourriture dans les petites fermes, et tous les autres biens étaient achetés par un intendant. Les vêtements étaient confectionnés à la maison de même que les meubles et la bière, ce dernier article étant très important.

Au cours du 18^e siècle, les hommes avaient l'habitude de dépenser une grande partie de leur argent dans les boutiques et ceci entraîna l'arrivée de plusieurs produits nouveaux dans le commerce de détail. La nourriture, toujours achetée dans les marchés, coûtait moins cher, de sorte qu'il restait plus d'argent pour les autres achats. Les commerçants commencèrent à mieux s'organiser et quelques-uns abandonnèrent la méthode qui consistait à passer des heures à marchander les produits. Ils prirent l'habitude, au contraire, d'afficher un prix fixe dans les vitrines des magasins. Bien que ceci fût considéré comme de très basse classe, l'habitude se propagea assez vite. La classification des biens sur les rayons, auparavant faite au hasard, devint un peu mieux ordonnée et les commis et les apprentis augmentèrent en nombre dans les magasins.

Les pauvres étaient chroniquement endettés, mal payés, souvent sans emploi, et à ses maux sociaux, il faut ajouter le manque de jugement dans la façon de dépenser leur argent. Ils consommaient une énorme quantité de bière, en partie par goût, en partie parce que les tavernes tenaient le rôle d'agence de placement et de paye. Même si leurs femmes devaient contribuer au revenu familial, la vie des pauvres en était une de misère et de débauche.

Mme Davis tente également de donner un aperçu du commerce de détail à la campagne aussi bien que dans les villes au 18^e siècle, et consacre un chapitre aux colporteurs et à la nouvelle classe de vendeurs ambulants, les « *Scotch Drapers* ». Ces derniers adoptaient des routes spécifiques et vendaient aux marchands dans leurs propres boutiques. Cependant, le manque de renseignements ne permet pas une étude très détaillée des activités de ces types de vendeurs.

Les deux derniers chapitres consacrés aux temps modernes sont un peu moins détaillés que les précédents. L'auteur analyse l'un des traits les plus caractéristiques de cette période : l'importance croissante du crédit et ses conséquences déplorables pour les travailleurs. Dans son dernier chapitre, elle examine brièvement les habitudes d'aujourd'hui, les magasins à chaîne, la complexité plus grande de l'organisation du commerce de détail et la diminution de l'écart entre les habitudes des riches et celles des pauvres. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne les achats au magasin d'alimentation, où les deux catégories achètent les mêmes produits. L'auteur conclut par l'affirmation que l'on connaît très peu de choses et parfois même rien du tout des motifs qui influencent le consommateur d'aujourd'hui.

Le livre de Mme Davis est certainement très important. En dépit d'un manque de données originales et du peu de sources secondaires sur le sujet, elle nous présente un excellent rapport sur l'histoire du « magasinage ». En ce qui concerne les emplettes dans les villes, elle a été en mesure de faire plus qu'un simple rapport et son étude est plus approfondie.

Elizabeth Nish